



Friedland^{ost} Pr. ♦ 1312

La visite de la ville commence devant l'hôpital de 1807 où se trouve une tombe collective. Une stèle et une plaque, en allemand et en russe, rappelle le souvenir des morts. Un petit bouquet anonyme éclaire la neige au pied de la stèle. Ce matin, quelqu'un s'est souvenu.

De là, suivant la rue principale, passage devant le QG de Bennigsen avant de parvenir et d'entrer dans l'église Saint-Georges.



La ville est calme et enneigée, en juin 1807, c'était un embouteillage de troupes russes, obligées de traverser la ville pour accéder à la route de Königsberg, le petit lac enserré entre les murs de la ville et la route formait un entonnoir particulièrement défavorable pour un bon écoulement d'une troupe nombreuse accompagnée de canons et de fourgons.

De style luthérien, le sanctuaire protestant est devenu une église orthodoxe. L'intérieur est frais et repeint. Il a été reconstruit sur une initiative d'une association de Prussiens de l'est qui en 1992, après la chute du rideau de fer, ont suscité les bonnes volontés y compris russes pour relever le bâtiment qui a été achevé en 2008



Notre intérêt se situe en haut du clocher qui offre une très belle vue panoramique sur le champ de bataille. Tout le groupe, y compris le doyen âgé de 83 ans, se lance dans l'escalade, d'escalier en colimaçon, en couloir sombre, en échelle de sonneur et en contournement de grosses poutres, parvient sur la terrasse qui entoure le toit.

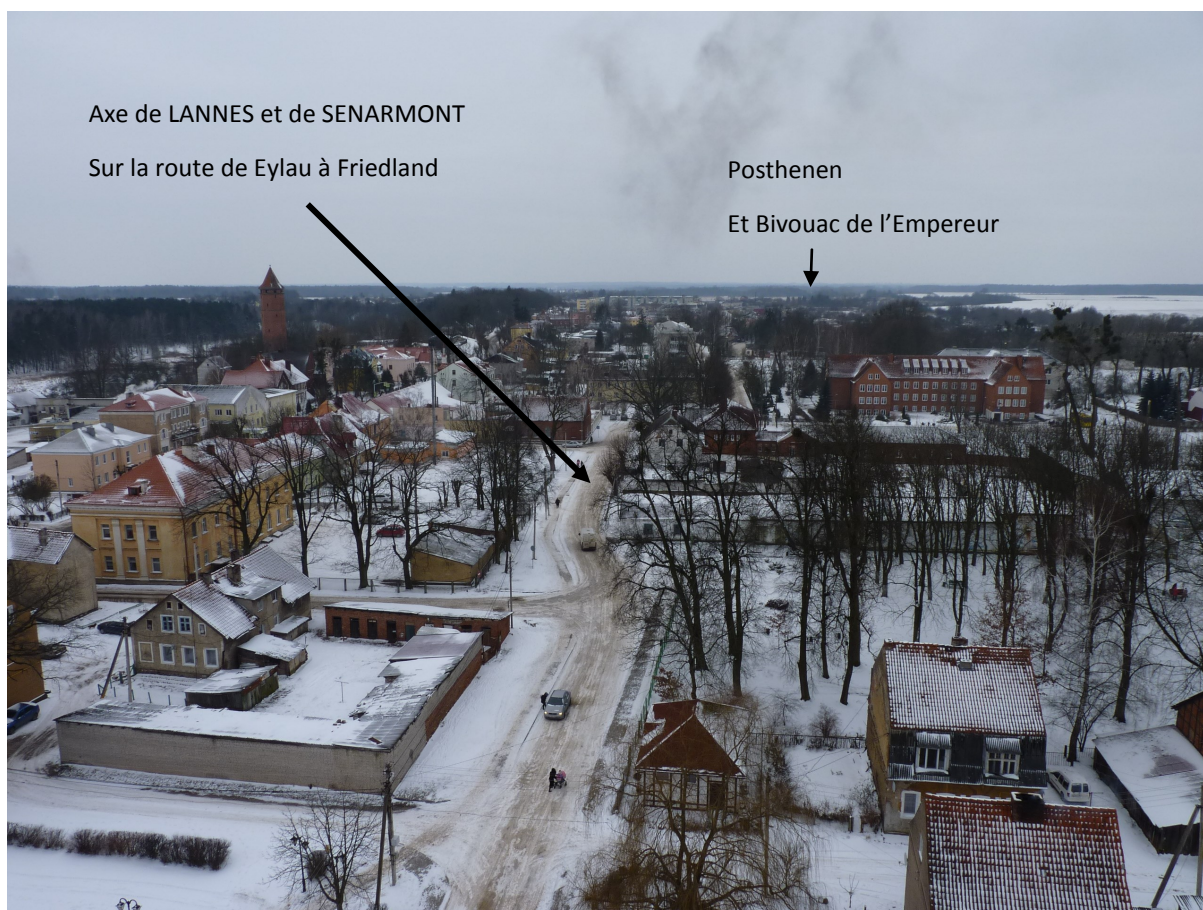
Le souffle est court mais la vue est parfaite. On observe à loisir les quatre points cardinaux, le passage de l'Alle, côté Sud, et le mouvement de terrain à l'Est de l'Alle d'où venait Bennigsen, au nord vers le gué de Kloschenen, le terrain au nord-ouest jusqu'à Heinrichsdorf, Rothenen à l'ouest, et plus près à l'est, l'axe de progression des canons de Sénarmont le long de la route d'Eylau. A un regard peu habitué, la mesure des distances est une vraie difficulté. La vue fichante altère la mesure des distances proches. La carte nous aide à nous repérer, à tenter d'évaluer les positions.

Il était logique pour Bennigsen de franchir à Friedland, il se mettait sur l'itinéraire le plus direct vers Königsberg au nord-ouest. L'Alle fait un coude vers le Nord après Friedland. Sinon il aurait dû remonter jusqu'à la Pregel et la longer jusqu'à la mer. Ce deuxième choix aurait laissé moins de possibilités de manœuvre. Nous profitons largement de cette belle vue qui permet de saisir la totalité du champ de bataille. De cette observation, il semble que Bennigsen a peut-être manqué d'audace pour tourner Napoléon plus au nord de Heinrichsdorf, mais il aurait risqué de prêter son flanc et ses arrières aux coups. La position de Bennigsen était très difficile bien qu'il ait pris ses dispositions avec un bon soutien d'artillerie.

L'état-major a retrouvé son souffle, a commenté, orienté ses cartes, pointé du doigt des points du paysage, a eu froid sur la plate-forme du clocher. L'état-major est content.



Vue vers le nord, à gauche sous la neige l'étang et sa digue.





La descente se fait en ordre, sans anicroche, en bas tout le monde est heureux d'avoir contemplé le paysage. Nous déliions nos jambes près de l'église en jetant un œil au monument du général Malowski tombé le 14 juin à Friedland, à la maison « *Bagration* » ; à la maison « *Bonaparte* » pendant que Simon Doillon prend des contacts un futur voyage avec le maire qui se dérange pour venir nous saluer très aimablement et nous dire la bienvenue. La lumière commence à devenir grisâtre.





Maison « Bonaparte » et restes des remparts qui existaient en 1807



Encore un petit tour et quelques prises de vues en ville. La place principale est vide, couverte de neige, surveillée par un Lénine l'air sérieux et attentif, comme s'il se demandait qui nous pouvons bien être : « un groupe de touristes à Pravdinsk ? N'est-ce pas suspect ? Que veulent-ils ? Qui les a autorisés à venir ? ». Je gage que l'Empereur lui a glissé à l'oreille : « Non, nous sommes à Friedland... Ils viennent admirer ma victoire sur les armées du Tsar.... ». Les vieux murs de la ville sont encore visibles, faits d'une assise de pierres et de briques. La ville est entretenue et très colorée, ceux qui viendront en juin seront certainement agréablement surpris d'autant que le contact aura été bien préparé.

Nous passons au lieu-dit du « *Bivouac de Napoléon* », près de Postehenen sur la route d'Eylau à Friedland. Notre conducteur s'aventure avec l'autobus sur la piste enneigée et réussit avec brio son demi-tour sans patiner et sans s'enliser, Dieu merci ! De cette position Napoléon aurait observé le champ de bataille. Un peu plus haut sans doute, et à partir d'un échafaudage de bois nous a-t-on dit au musée. Les broussailles semblent cacher un léger mamelon. Ma carte en signale un, assez prononcé, mais, depuis ce matin je me méfie des hachures qui exagèrent le relief réel. Aujourd'hui ce « bivouac » se signale par un transformateur électrique en briques.



« La présence de Napoléon à Posthenen remplit d'une ardeur nouvelle ses soldats et ses généraux. Lannes, Mortier, Oudinot, qui étaient là depuis le matin, Ney qui venait d'y arriver, l'entourèrent avec le plus vif empressement. Le brave Oudinot, accourant avec son habit couvert de sang, dit à l'Empereur : - Hâtez-vous Sire, mes grenadiers n'en peuvent plus ; mais donnez-moi un renfort, et je jeterai les Russes à l'eau.—Napoléon promenant sa lunette sur cette plaine où les Russes acculés dans le coude l'Alle, essayaient vainement de se déployer, jugea bien vite leur périlleuse situation, et l'occasion unique que lui présentait la fortune, dominée, il faut le reconnaître par son génie, car la faute que commettaient les Russes à ce moment, il la leur avait pour ainsi dire inspirée, en les poussant de l'autre côté de l'Alle, et en les réduisant à la passer devant lui pour secourir Königsberg. La journée était fort avancée, et on ne pouvait plus réunir toutes les troupes françaises avant quelques heures. Ainsi, quelques-uns des lieutenants de Napoléon pensaient-ils qu'il fallait remettre au lendemain pour livrer une bataille décisive.—Non, non, répondit Napoléon, on ne surprend pas deux fois l'ennemi en pareille faute.—Sur le champ il pris ses dispositions d'attaque, elles furent dignes de son merveilleux coup d'œil. »

Alphonse THIERS : histoire du Consulat et de l'Empire, t7, L XXVII, pp. 601-602.

La nuit tombe et nous rentrons vers Kaliningrad pour un repas dans un restaurant situé dans une des anciennes portes en briques de la vieille ville : ambiance chevaliers teutoniques. Demain nous irons logiquement à Königsberg puis Tilsit, là où finit la campagne de Pologne 1806-1807.

« Vers onze heures du soir, les combats cessèrent. Friedland était une victoire plus qu'éclatante : 55 000 Français avaient écrasé 75 000 Russes. Le prix payé par les deux armées était à la hauteur de l'événement et montrait bien dans quelle souricière Bennigsen était tombé : de 5000 à 7000 Français et près de 20 000 Russes gisaient, blessés ou tués, sur le champ de bataille. Selon les Mémoires du général en chef russe, on pouvait suivre l'ordre des carrés russes par la ligne des monceaux de cadavres et juger de la position de leur artillerie par les chevaux morts. ... »

Victorieuse mais éprouvée, la Grande Armée se livra au pillage des villages alentour. Elle bénéficia d'une seule nuit de repos. Dès la fin des combats, les sapeurs entreprirent la réparation des ponts afin que la cavalerie puisse commencer la poursuite des vaincus.... Deux jours plus tard, les cavaliers de Murat arrivèrent au bord du Niémen.

Le 19 juin, Napoléon était à Tilsit. Il put écrire à Fouché : Vous aurez vu par les bulletins la belle situation de mes affaires. La jactance des Russes est à bas ; ils s'avouent vaincus ; ils ont été furieusement maltraités. Mes aigles sont arborées sur le Niémen. »

Thierry LENTZ : nouvelle histoire du Premier Empire, Napoléon et la conquête de l'Europe, 1804-1810, pp.297-298.

« Malgré le succès, l'Empereur put conclure que, lorsqu'il aurait affaire désormais aux Russes, il lui faudrait attendre à une lutte violente, et que c'était entre lui et Alexandre que se traiteraient les destinées du continent. »

Madame de REMUSAT : Mémoires , t III, p. 157.

« L'Empereur Alexandre, arrivé de Mémel à son armée, mécontent de l'Angleterre qui lui avait refusé les moyens de faciliter un emprunt de 100 millions, et promettait depuis six mois sans envoyer un homme, me proposa la paix. Victorieux en Turquie, mais aussi engagé dans une double guerre, il n'avait aucun motif immédiat à se sacrifier pour l'Europe, qui le laissait seul aux prises. Il n'avait entrepris cette lutte que dans l'intérêt des peuples qui séparaient son empire du mien. Pour moi, je m'estimai heureux de la terminer si avantageusement ; car la lente Autriche commençait pourtant à rassembler ses troupes. »

JOMINI : vie politique et militaire de Napoléon, t II, p. 422.